



CAROLE BENZAKEN

FONDUE D'IMAGES

SES VISIONS DU MONDE, ELLE LES RACONTE PAR BRIBES. DE TULIPES EN MOUTONS, SON REGARD CAPTE LE QUOTIDIEN. VIDÉO, PHOTO, PEINTURE... CETTE ARTISTE EN SÉRIE EXPOSE AU CENTRE POMPIDOU. SÉQUENCE ATELIER. PAR LÆTITIA CÉNAC.

UNE ODEUR DE CAFÉ. un coussin décoré d'un dinosaure, des chats qui observent de la mezzanine, Carole Benzaken pratique la conversation d'atelier. Lauréate de la quatrième édition du prix Marcel-Duchamp, elle expose son installation « Search for the New Land », qui mêle la peinture aux dernières technologies de l'image – le film, la vidéo, les écrans LCD – au Centre Georges-Pompidou*. D'emblée, elle place cette dernière œuvre sous le signe de la musique. « J'ai emprunté le titre de mon exposition à un album de Lee Morgan. La musique m'accompagne comme émotion spirituelle et esthétique. Le propre du jazz consiste à improviser à partir d'un

standard. C'est un peu ce que je fais. Je m'approprie les images du monde que nous connaissons tous. » Déjà, les fameuses tulipes qui l'ont propulsée au-devant de la scène française participaient de cette ingestion. Carole Benzaken les peignait à partir de catalogues d'horticulture. De même pour ses autres séries, toujours inspirées de sujets populaires : sports et loisirs, ou les funérailles de la princesse Diana... Elle ne traduit pas ces images, elle les transpose, interrogeant les rapports de la peinture avec la photographie (la reproduction) ou avec le cinéma (le cadrage et le montage). Au mur de son atelier, il y a « Search », quarante-cinq mètres de pein-

tures de petits formats rectangulaires, qui se déclinent en trois bandes superposées. Où l'on voit un bout de ciel, un citron pressé, une tour Eiffel, un pied bandé, une carte d'Europe, une montre, deux biches, un crâne qu'on mesure, des mains croisées, un trousseau de clés, un homme en parachute... « C'est une peinture monumentale faite de peintures miniatures, ajoute celle qui ne recuse pas le côté enluminure de son travail. Il y a un mélange de France, de Corée, de Stockholm, de Los Angeles, de tous les endroits où je suis allée. » Et pour renforcer cette idée de traversée, vingt-sept écrans vidéo viennent se confronter aux peintures flamboyantes, en casser le rythme : une femme passe, un ciel défile, des moutons se suivent en file indienne... Cette pièce, « Search », en interpelle une autre, un ensemble de six grandes peintures aux motifs éclatés, baptisé « Travelling ». « Je les ai peintes d'après des inter-images, c'est-à-dire des images floues qu'on ne voit pas entre deux plans de caméra. » Dans ces tableaux, on reconnaît les moutons de tout à l'heure, mais on pense aussi aux « Nymphéas », de Monet : il y a là toute la dimension abstraite de la peinture. Bien sûr, la référence au cinéma est constante. « Au fond, ce ne sont pas les images peintes ou filmées qui comptent, ce sont les intervalles, ce qui n'est pas là », déclare-t-elle avant de citer ses auteurs fétiches Jean-Luc Godard, Jonas Mekas, Andreï Tarkovski et Abel Gance dont le « Napoléon » est un « spectacle total ». Ce qui intéresse Carole, c'est le tissage. Tissage des médias, des codes, des souvenirs, mais aussi tissage des hommes. Écoutons-la : « Tout est lié, tout s'articule, rien n'est séparé : les êtres humains sont tous dans le même bateau et vont tous au même endroit, enfin... peut-être. » Elle qualifie son exposition de spirituelle, parle de sa quête mystique, de la Bible, qu'elle lit beaucoup, des images fortes que suscite l'Exode. Et elle récite le verset 37 du psaume 4 : « Fais de l'éternel tes délices et il te donnera ce que ton cœur désire. » Carole est allée filmer ses moutons, ou plus exactement ses brebis, en Auvergne. Elle a aimé le vert très tendre des pâturages et le rouge de la terre volcanique qui lui fait penser à un autre de ses films cultes, « Stromboli », de Rossellini, et à la Californie. Car Carole, et c'est un pan de sa vie important, est partie vivre sept ans à Los Angeles, de 1997 à l'hiver dernier. Tout a commencé par une invitation à une exposition de groupe. « Los Angeles, bof ! Je préfère New York », s'était-elle dit avant d'avoir un choc total : l'aéroport comme un chromo, le coucher de soleil, Sunset Boulevard, la vie comme dans un film. « Je ne pouvais plus repartir. » Elle obtient une bourse de quatre mois de l'Afaa, puis s'y installe vraiment. Elle commence à filmer et va dans les clubs de jazz. Aujourd'hui, elle sait qu'elle n'a plus besoin de bouger pour se déplacer. Elle travaille sur la

lenteur en fixant une image parmi le flot qui nous arrive tous les jours. Reste à évoquer les deux derniers volets de « Search for the New Land », « Candide » qui, en écho à la peinture, présente à la façon d'un story-board des dessins miniatures réalisés sur calque, et « Here'n There », un diptyque d'écrans vidéo, avec un film aux images très « pixelisées ». Toujours et encore, il y est question de déplacement. Pour elle, la peinture est ouverture à l'autre, expérience de partage : « On a tous des blessures. C'est par là qu'on communique. » Et puis, en guise de conclusion, elle cite son voisin, l'écrivain Daniel Maximin, qui a écrit dans « Tu, c'est l'enfance » : « Ramasser les injures pour en faire des bijoux. » Et que fait-elle d'autre, Carole Benzaken, elle qui chronique notre temps avec couleur, beauté et joie ? ■

* Espace 315, jusqu'au 7 février 2005.

BIO EXPRESS

- 1964 : naissance à Grenoble. Son père est mathématicien, sa mère institutrice.
- 1989 : commence son rouleau de peinture, espèce de journal intime.
- 1990 : diplôme des Beaux-Arts de Paris. Élève de Cueco.
- 1993 : première exposition à la galerie Obadia, qui la représente toujours. Peint des tulipes à partir de photographies.
- 1994 : expose à la Fondation Cartier.
- 1997 : partage sa vie entre Los Angeles et Paris.
- 2004 : prix Marcel-Duchamp.

